

La critique anglo-saxonne relève la tête

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931161>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La critique anglo-saxonne relève la tête

A l'heure de la globalisation, la critique aussi se doit de voir plus loin que le bout de la Tour Eiffel. Heureusement, internet nous permet de renouer avec une critique anglo-saxonne qui vaut bien aujourd'hui sa consœur française.

Par Norbert Creutz



Pauline Kael, digne représentante de la critique américaine

Une paresse intellectuelle liée à une piètre connaissance des langues fait souvent le lit d'un esprit de clocher qui s'ignore. Ainsi la critique française, forte de son incontestable supériorité dans les années 50-60, a-t-elle longtemps snobé les formidables progrès de ses voisines qui, quant à elles, ne se privent pas de reconnaître une dette (dé)passée. Ainsi existe-t-il depuis longtemps en Angleterre, en Italie, en Allemagne ou aux Etats-Unis une critique de qualité (la mauvaise étant bien sûr universelle) dont on peut aujourd'hui trouver un large écho sur internet. Il n'apparaît dès lors pas inutile de défricher un peu cette *terra incognita*, pour le domaine anglo-américain tout du moins.

Autour de *Sight & Sound*

En Angleterre, l'un des pionniers d'une critique de cinéma digne de ce nom a été Graham Greene, entre 1935 et 1940. Après-guerre, l'éphémère revue *Sequence*, animée par les futurs cinéastes Lindsay Anderson et Karel Reisz, précède les *Cahiers du ci-*

néma en adoptant un ton polémique anti-establishment. Leur collègue Gavin Lambert reprend en 1952 les rênes de *Sight & Sound*, vénérable mensuel du British Film Institute fondé vingt ans plus tôt qui, avec sa revue sœur le *Monthly Film Bulletin*, abrite depuis lors la fine fleur de la critique britannique: les Penelope Houston, Raymond Durnat, Richard Roud, John Baxter, Peter Wollen, Richard Combs, Kim Newman, etc.

Cette critique connaîtra son âge d'or entre les années 1965 et 1985, avec l'adjonction des revues *Movie*, *Films and Filming* et *Focus on Film*, sans oublier les précieux *International film guide* annuels de Peter Cowie. Si les plus respectables critiques de quotidiens (Alexander Walker, Philip French, etc.) ne laisseront sans doute guère de traces, l'hebdomadaire londonien *Time Out* a lancé des plumes notables (Phil Hardy, Geoff Andrew), tandis que quelques purs indépendants comme Robin Wood, David Thomson ou Neil Sinyard ont publié des textes parmi les plus inspirés qu'on puisse rencontrer.

Le duel Sarris-Kael et après

Aux Etats-Unis, une critique qui considère le cinéma comme un art n'apparaît que dans les années 40, sous les plumes aussi raffinées qu'isolées de James Agee, Parker Tyler et Manny Farber – par ailleurs respectivement écrivain, poète et peintre. Farber en particulier, avec ses idées défiant toute orthodoxie mais jamais moins que stimulantes, peut être considéré comme le père de la critique moderne. Dans les années 60, Andrew Sarris importe la fameuse «théorie des auteurs» des

Cahiers du cinéma et bouscule les habitudes d'une critique focalisée sur le sujet (apparent) d'un film plutôt que sur son style. Dès la décennie suivante, le critique du *Village Voice* se voit pourtant supplanté par Pauline Kael qui, dans *The New Yorker*, adopte une approche plus impressionniste, alternant avec la même verve éloges et descentes en flammes – parfois d'un même cinéaste.

Alors que les quotidiens et grands périodiques sont les bastions de critiques au long cours (Stanley Kauffman, Vincent Canby, John Simon, Richard Schickel, Richard Corliss, Roger Ebert, etc.), le débat s'approfondit grâce à des revues spéciali-

Aux Etats-Unis, une critique qui considère le cinéma comme un art n'apparaît que dans années 40, sous les plumes aussi raffinées qu'isolées de James Agee, Parker Tyler et Manny Farber – par ailleurs respectivement écrivain, poète et peintre.

sées telles que *Film Comment*, *Film Quarterly*, *Films in Review*, *Cineaste* ou *Take One*, puis le développement spectaculaire des *film studies* à l'université. A la clé, une édition florissante qui n'exclut plus aucun type d'analyse: histoire, sociologie, sémiologie, *gender studies*, etc. Ces vingt dernières années, les voix les plus originales d'outre-Atlantique (Jonathan Rosenbaum, J. Hoberman, Todd McCarthy, Bill Krohn, Dave Kehr) se sont un peu fait connaître en Europe à travers festivals et revues. Plus récemment encore, Tim Lucas est devenu le pionnier d'une critique fondée sur la vidéo avec sa revue *Video Watchdog* tandis qu'internet abrite de talentueux nouveaux venus qui peuvent désormais y côtoyer les «barons» intouchables. Au total, une bonne recette pour sortir du dogme Bazin-Daney et des querelles les *Cahiers du cinéma-Positif*. ■